



Karl Böhm conducts Hindemith & Bruckner

aud 95.649

EAN: 4022143956491



4 0 2 2 1 4 3 9 5 6 4 9 1

Diapason (01.03.2022)

Hindemith comme de Reger : les artistes qui en sont proches dans le temps en livrent une vision moins compassée que des interprètes plus récents. Böhm était l'aîné d'un an du compositeur ; sa lecture très vivante, à la fois robuste et joyeuse, du Concerto pour vents, harpe et orchestre (Lucerne 1970) illustre cet aspect, et le rapproche presque de Kurt Weill. L'énergie, le mordant, le relief, la fraîcheur d'inspiration sont réellement contagieux. S'il fixe un cadre rythmique clair au jeu instrumental, Böhm laisse les solistes s'épanouir librement. On sent que ces musiciens se connaissent par cœur – mention spéciale à la flûte irrésistible de Werner Tripp, au hautbois si viennois de Turetschek.

Cette proximité vaut aussi pour la Symphonie n° 7 de Bruckner. Ce témoignage de concert, capté au Festival de Lucerne 1964 (dans un son moins présent et lumineux), mêle limpidité chambriste (les bois) et évidence expressive. Böhm articule magistralement rayonnement et introversion, lyrisme et mélancolie. Que cette vision vit et avance, jamais figée, jamais engoncée dans une prétendue métaphysique ! L'aisance avec laquelle le chef donne de l'élan aux phrasés, ménage variations de tempos et légères accélérations pour accompagner les apogées, alterne de façon fulgurante lyrisme et éclat (à 10' 10" dans le premier mouvement) sont irrésistibles. La finesse des cordes, la conversation soutenue entre les groupes, leur expressivité à fleur de peau sont devenues rares dans l'interprétation de Bruckner.

Le naturel avec lequel Böhm développe et maintient la tension, sans que les chorals s'essouffent, dit combien ce langage lui est consubstantiel. Ne nous y trompons pas : ce Bruckner naturellement puissant (la prise de son surexpose quelque peu les cuivres, comme souvent dans les documents radio assez anciens) mais d'une spontanéité frémissante s'inscrit dans un paysage mental viscéralement autrichien. C'est une nuance essentielle, qui le distingue de visions beaucoup plus (trop ?) germaniques.

ANTON BRUCKNER
1824-1896
Symphonie n° 7
HINDEMITH : Concerto pour vents et harpe et orchestre.
Orchestre philharmonique de Vienne, Karl Böhm.
Audite. Ø 1964 et 1970. TT : 1 h 18'.
TECHNIQUE : A

Il en va de Hindemith comme de Reger : les artistes qui en sont proches dans le temps en livrent une vision moins compassée que des interprètes plus récents. Böhm était l'aîné d'un an du compositeur ; sa lecture très vivante, à la fois robuste et joyeuse, du Concerto pour vents, harpe et orchestre (Lucerne 1970) illustre cet aspect, et le rapproche presque de Kurt Weill. L'énergie, le mordant, le relief, la fraîcheur d'inspiration sont réellement contagieux. S'il fixe un cadre rythmique clair au jeu instrumental, Böhm laisse les solistes s'épanouir librement. On sent que ces musiciens se connaissent par cœur – mention spéciale à la flûte irrésistible de Werner Tripp, au hautbois si viennois de Turetschek.

Cette proximité vaut aussi pour la Symphonie n° 7 de Bruckner. Ce témoignage de concert, capté au Festival de Lucerne 1964 (dans un son moins présent et lumineux), mêle limpidité chambriste (les bois) et évidence expressive. Böhm articule magistralement rayonnement et introversion, lyrisme et mélancolie. Que cette vision vit et avance, jamais figée, jamais engoncée dans une prétendue métaphysique ! L'aisance avec laquelle le chef donne de l'élan aux phrasés, ménage variations de tempos et légères accélérations pour accompagner les apogées, alterne de façon fulgurante lyrisme et éclat (à 10' 10" dans le premier mouvement) sont irrésistibles. La finesse des cordes, la conversation soutenue entre les groupes, leur expressivité à fleur de peau sont devenues rares dans l'interprétation de Bruckner.

Le naturel avec lequel Böhm développe et maintient la tension, sans que les chorals s'essouffent, dit combien ce langage lui est consubstantiel. Ne nous y trompons pas : ce Bruckner naturellement puissant (la prise de son surexpose quelque peu les cuivres, comme souvent dans les documents radio assez anciens) mais d'une spontanéité frémissante s'inscrit dans un paysage mental viscéralement autrichien. C'est une nuance essentielle, qui le distingue de visions beaucoup plus (trop ?) germaniques.

Seite 1 / 2
Rémy Louis

ANTON BRUCKNER

1824-1896

Ψ Ψ Ψ Ψ Ψ Symphonie n° 7

HINDEMITH : Concerto pour vents et harpe et orchestre.*Orchestre philharmonique de Vienne, Karl Böhm.*

Audite. Ø 1964 et 1970. TT : 1 h 18'.

TECHNIQUE : A

Il en va de Hindemith comme de Reger : les artistes qui en sont proches dans le temps en

livrent une vision moins compassée que des interprètes plus récents. Böhm était l'ainé d'un an du compositeur ; sa lecture très vivante, à la fois robuste et joyeuse, du *Concerto pour vents, harpe et orchestre* (Lucerne 1970) illustre cet aspect, et le rapproche presque de Kurt Weill. L'énergie, le mordant, le relief, la fraîcheur d'inspiration sont réellement contagieux. S'il fixe un cadre rythmique clair au jeu instrumental, Böhm laisse les solistes s'épanouir librement. On sent que ces musiciens se connaissent par cœur – mention spéciale à la flûte irrésistible de Werner Tripp, au hautbois si viennois de Turetschek.

Cette proximité vaut aussi pour la *Symphonie n° 7* de Bruckner. Ce témoignage de concert, capté au Festival de Lucerne 1964 (dans un son moins présent et lumineux), mêle limpidité chambriste (les bois) et évidence expressive. Böhm articule magistralement rayonnement et introversion, lyrisme et mélancolie. Que cette vision vit et avance, jamais figée, jamais engoncée dans une prétendue métaphysique ! L'aisance avec laquelle le chef donne de l'élan aux phrasés, ménage variations de tempos et légères accélérations pour accompagner les apogées, alterne de façon fulgurante lyrisme et éclat (à 10' 10" dans le premier mouvement) sont irrésistibles. La finesse des cordes, la conversation soutenue entre les groupes, leur expressivité à fleur de peau sont devenues rares dans l'interprétation de Bruckner.

Le naturel avec lequel Böhm développe et maintient la tension, sans que les chorals s'essoufflent, dit combien ce langage lui est consubstantiel. Ne nous y trompons pas : ce Bruckner naturellement puissant (la prise de son surexpose quelque peu les cuivres, comme souvent dans les documents radio assez anciens) mais d'une spontanéité frémissante s'inscrit dans un paysage mental viscéralement autrichien. C'est une nuance essentielle, qui le distingue de visions beaucoup plus (trop ?) germaniques.

Rémy Louis